

LE DISCOURS DU COMTE CZERNIN ENTRETIENT L'ÉQUIVOQUE

EXCELSIOR

Vendredi
25
JANVIER
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^d des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR"

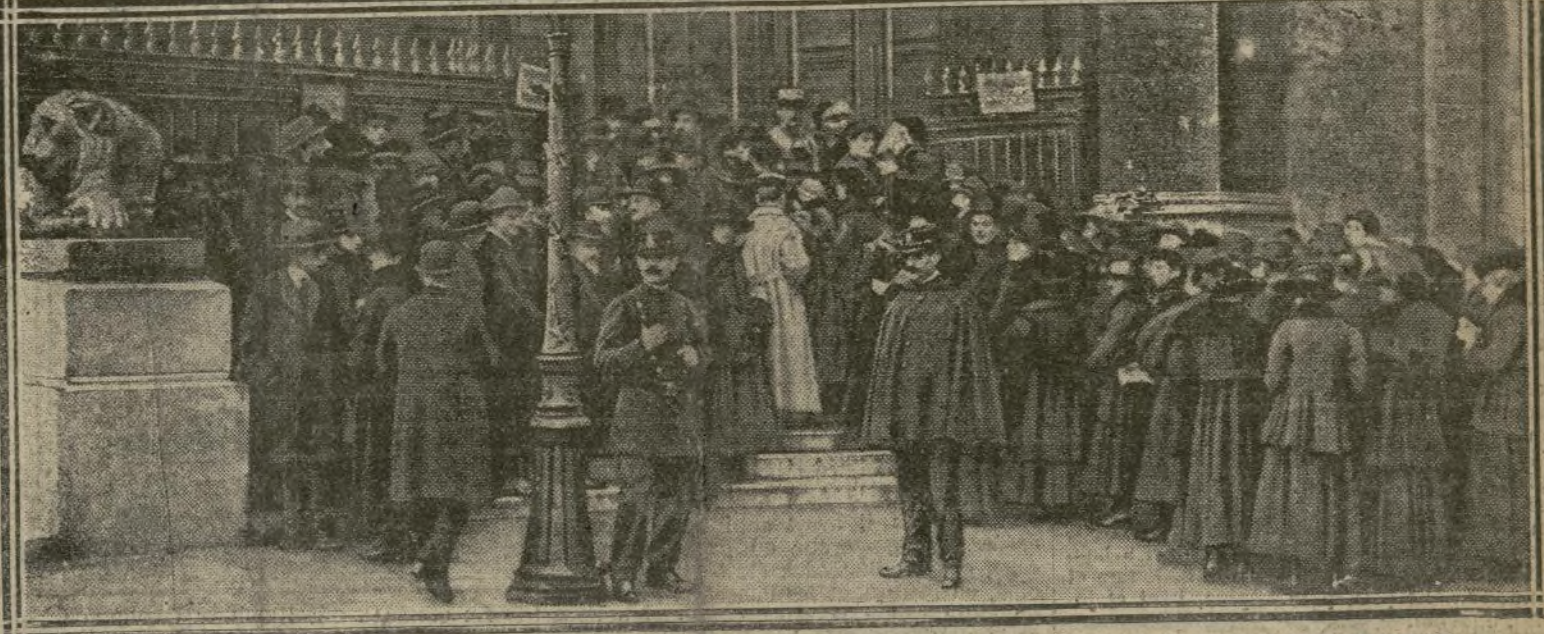
9^e Année. — N^o 2.628. — 10 centimes. — Etranger : 20 centimes

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. — NAPOLEON.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE A REÇU, HIER, M. HENRI BERGSON



M. HENRI BERGSON SUR LE SEUIL DE L'INSTITUT



LE PUBLIC ATTEND L'OUVERTURE DES PORTES DÈS HUIT HEURES DU MATIN



M. RENE DOUMIC



M. ALEXANDRE RIBOT



M. DENYS COCHIN



M. HENRI BERGSON, AYANT SES PARRAINS A SES CÔTÉS, — A SA DROITE, M. RIBOT ; A SA GAUCHE, M. COCHIN, — LIT SON DISCOURS DE RÉCEPTION
Ce fut, hier, sous la Coupole, une noble et belle journée. Tour à tour, M. Henri Bergson et M. René Doumic, qui recevait le nouvel académicien venant prendre séance, ont exalté l'âme française dans deux discours d'une rare élévation de pensée. A M. Bergson échéait une tâche délicate. Il convient, en effet, que les nouveaux académiciens louent leurs prédécesseurs. Or, le devancier de M. Bergson n'était autre que M. Emile Ollivier, l'homme au "cœur léger". Le récipiendaire sut vanter à la fois l'orateur et l'écrivain.

Ayuntamiento de Madrid

LA RÉCEPTION DE M. H. BERGSON A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Devant le plus illustre auditoire, l'éminent philosophe, reçu par M. Doumic, a prononcé un « plaidoyer » en faveur d'Emile Ollivier.

Midi... A peine l'horloge de l'Institut a-t-elle égrené dans l'air miraculeusement argenté et léger ses douze coups que la chapelle Mazarine est bondée à craquer. Séance historique... Le Métro, à midi cinq ou à six heures dix... Comme un raz de marée, le flot impétueux des auditeurs, auditeurs, ecclésiastiques notoires... submerge l'hémicycle, gagne, par vagues houleuses, les gradins et les tribunes, accroche à la rampe du dôme, comme à une gigantesque bouée, une guirlande de ténérailles, et juche quelques casse-cou dans le lanternon.

En bas, dans l'espace réservé, dans le chœur, c'est le grand jeu des petits bancs. Des huissiers, effarés, casent des prélats, des généraux et des dames milliardaires sur des tabourets de cuisine, et jusque sous les courtines de la tribune aux harangues. Aux portes obstruées, de belles convulsionnaires, de furieuses pythonisses s'agenouillent presque devant les pieds massifs des gardiens inexorables.

A une heure dix, Plan ! Plan ! Plan ! Les tambours battent la marche de la procession. Les vertes banquettes se garnissent en un tournemain. Toutes les sections de l'Institut sont là. Voici Joseph Reinach-Polybe, en chlamyde... non ! en lieutenant-colonel... M. Lyon-Caen, des Sciences morales, en habit persillé... Des peintres : Bonnat, basané, pareil à un vieux « pelotari » basque... Cormont, figure à la fois bédouine et émaciée... Le petit père Lépine, béat et jovial, marital.

Cependant le récipiendaire pénètre dans l'immortalité entre ses deux parrains : MM. Alexandre Ribot, vieux pianiste politique, dont la crinière vivotte à des tons de clavier, et Denys Cochin. Avec son bicorne et son opulente barbe carrée et fleurie, le citoyen honorifique d'Athènes ressemble à un amiral. Pour toute décoration, il arbore la médaille militaire, qu'il gagna en 70.

Très sanglé dans son habit vert strictement boutonné jusqu'au col, fluet, furet, fronté, M. Bergson gagne son fauteuil. Friquet en surplomb très dégarni, très philosophique, des yeux aigus comme des clous d'acier, sous des sourcils broussailloux... Un nez en lame de couteau... moustaches de chat qui a bu du verjus... Profil effilé... Rien ou presque sous un crâne énorme.

Il parle, ou plutôt il lit. C'est un professeur, un professionnel de la parole. Il sait son métier à fond. L'orateur commence avec une timidité qui n'est peut-être point feinte... Mais bientôt la voix se raffermie et devient doctorale. Tour à tour, elle s'échauffe, elle s'atténue, elle s'exalte... Parfois, elle est insinuante comme une prière, et parfois catégorique, impérative comme un ordre... Très peu de gestes. M. Bergson est de l'école impassible de Bourdaloue. Hormis l'index qu'il lève à la chute des grandes périodes, ses mains, très effilées et féminines, demeurent oisives. Plusieurs fois il porte à ses lèvres le verre plein d'un breuvage inaccoutumé, de couleur violette...

Certes, la tâche de l'orateur n'est point aisée. Quel sujet plus périlleux que l'éloge d'Emile Ollivier ! Comment évoquer sans colère un nom qui n'a pu être prononcé, pendant quarante-quatre ans, sans que surgît aussitôt l'image de la patrie en deuil ? Aussi, le discours de l'éminent philosophe sera-t-il moins un éloge qu'un plaidoyer, le plaidoyer en faveur du ministre de 70, et surtout le plaidoyer pour la France d'aujourd'hui, qui ne voulait pas plus la guerre qu'elle ne la désirait en juillet 1914. Avec la sagacité d'un historien de carrière, M. Bergson dévoile le criminel et perpétuel machiavélisme de la maison de Prusse : candidature de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne... Dépêche d'Emis...

« C'est la guerre », disait le roi Guillaume en lisant le télégramme de son chancelier. Comment, en effet, aurions-nous évité la guerre ? On s'est demandé si le ministre Ollivier, en se décidant tout de suite, n'avait pas été trop prompt, si Bismarck n'eût pas été bien vite convaincu d'impotence, obligé de donner sa démission. Mais dès le 14 juillet le roi de Prusse eut connaissance de la dépêche lancée aux ambassades, et il ne fit rien pour en atténuer l'effet. Nous aurions donc eu à rester sur l'afront. Qu'aurait dit la France ? L'humiliation ne nous aurait d'ailleurs pas domptés la paix, car Bismarck était décidé à avoir la guerre ; à défaut d'autre moyen, il serait allé jusqu'à exiger de nous des excuses pour le langage que nous tenions à Paris.

« Quoi qu'il en soit, si l'on jugeait la rupture inévitable, il fallait écouter les hommes de guerre, qui déclaraient que le moindre retard apporté à notre décision

compromettait gravement nos chances de succès en sacrifiant quelque chose de notre avance sur la Prusse. C'est avec cette conviction qu'Emile Ollivier monta à la tribune, le 15 juillet, pour affirmer la nécessité de la guerre. Il se jeta en avant comme d'habitude, couvrant généreusement l'empereur, revendiquant pour lui et pour son ministère toute la responsabilité. Après avoir dit, au début de son discours : « Nous nous décidons à cette guerre, l'âme désolée », il s'écria, pour conclure : « De ce jour commence, pour mes collègues et pour moi, une grande responsabilité ; nous l'acceptons d'un cœur léger. » Comme la gauche interrompait bruyamment : « Oui, d'un cœur léger ; et n'équivoquez pas sur cette parole, et ne croyez pas que je veuille dire « avec joie » — je vous ai dit moi-même mon chagrin ; je veux dire d'un cœur que le remords n'abourdit pas, d'un cœur confiant. » (Hélas ! on devait bien vite oublier l'âme désolée, tandis qu'on retiendrait, détourné de son sens, le « cœur léger ».) C'est ainsi que la guerre fut déclarée.

Ici, l'orateur hésite un peu... Il s'éponge le front et poursuit :

« En résumé, Ollivier avait d'abord, à force de droiture, déjoué l'intrigue de Bismarck ; puis il avait subi une situation créée par l'empereur ou par son entourage, et d'où Bismarck était cette fois décidé, en brusquant les choses, à faire tout de suite sortir la guerre. Son rôle dans cette affaire se décompose ainsi en deux parties, nettement séparées par la nuit du 12 au 13 juillet : dans la première, je ne vois pas comment il eût pu faire mieux ; dans la seconde, je me demande s'il eût pu faire autrement ; et en tout cas, quoi qu'il eût fait, le résultat final eût été le même. Entre les deux, dans la nuit du 12 au 13, un peu après onze heures, j'aperçois simplement un intervalle de quelques minutes pendant lequel il a eu le choix entre deux lignes de conduite. A cet instant précis s'est décidée — non pas certes le sort de la France — il ne dépendait malheureusement plus de nous — mais celui d'Emile Ollivier.

« ...Mais pouvait-il, devait-il donner sa démission ? »

« En demeurant à son poste, Ollivier fit son devoir... »

A ce moment, dans une tribune, une très ancienne dame, en longs voiles de veuve, se mit à sangloter, tandis que la salle entière applaudissait.

Mais quels termes pourraient traduire l'intensité de l'ovation qui salua la péroraison pathétique, l'évocation du grand méconnu écrasé par la fatalité ?

« Ecoutez : un murmure d'admiration court le long de la terre. Mais regardez : pour saluer un peuple, les peuples nobles se lèvent. Victime aux deux plaies saignantes, la France servit jadis à démasquer les puissances d'oppression et de haine. Redressée dans un sublime effort, elle a brisé l'élan du démon et sauvé le monde. Elle sera toujours le droit. Elle est devenue aussi la force. Par le souffle divin qui l'anime, elle est vie et résurrection. Sors de ton repos, pour voir ce qui passe ton espérance ! »

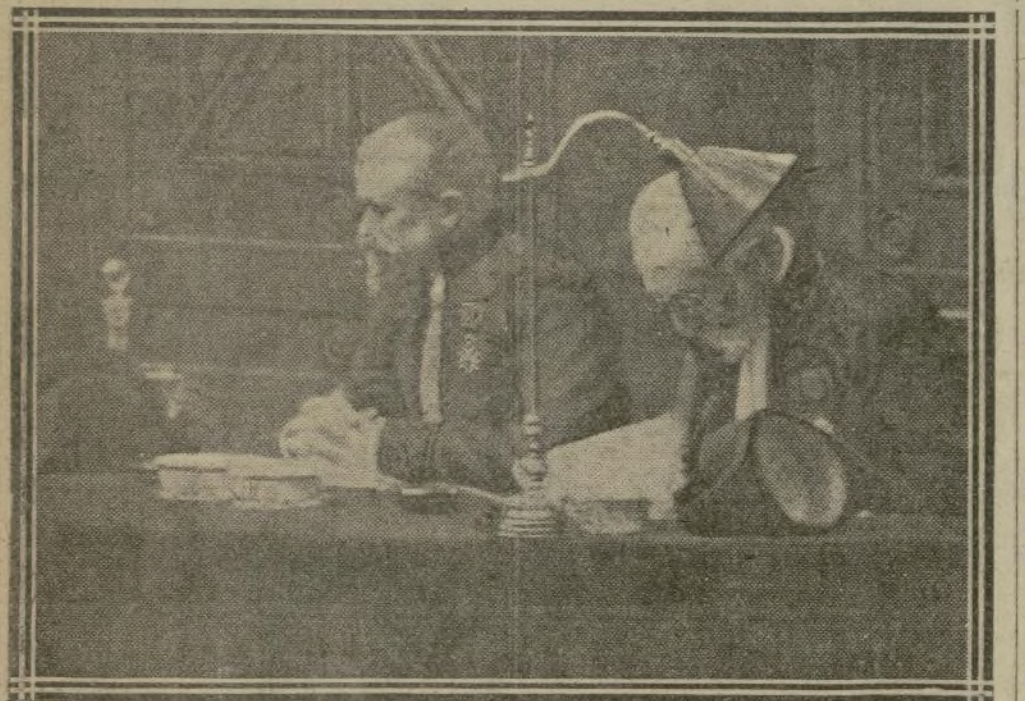
Pendant cinq minutes, des salves d'applaudissements à faire craquer la Coupole saluèrent, non le discours académique, mais le plaidoyer, si opportun, si courageux. Cela ressemblait aux rappels qui accueillent les grands acteurs. Dans l'ovation, le front énorme de l'orateur, candidate jusqu'ici, s'empourpra, et ses discrètes mains tremblèrent.

M. René Doumic lui répondit, assis selon l'usage. Et cet usage n'est point extrêmement favorable à l'art oratoire. De tous les immortels c'est certainement celui qui connaît le mieux, et depuis longtemps, le récipiendaire philosophe ! Camarades de lycée, ils jouèrent aux billes et à cheval-fendu à Condorcet. Ils furent encore condisciples à l'Ecole de la rue d'Ulm.

Quand M. René Doumic évoque la blonde chevelure de son camarade de pupitre, le chauve philosophe et toute l'assistance rient. C'est la note gaie de la cérémonie, éminemment patriotique. Car l'orateur reprit, à son tour, le thème de la responsabilité de l'Allemagne dans les deux guerres.

Séance vraiment historique, dans toute l'ampleur du mot et sans ironie, que celle où le plus illustre des philosophes depuis Descartes proclama, devant le plus illustre des auditoires, le bon droit de la France en armes.

Jean-Jacques BROUSSON.



LE BUREAU DE L'ACADÉMIE. — LA LAMPE CARCEL A VÉCU

Cette photographie mérite de retenir l'attention, non point seulement parce qu'elle donne la physionomie de M. Doumic qui répondit à M. Bergson, et celle de M. Etienne Lamy, mais aussi pour ce qu'elle note un événement. C'était jusqu'à ce jour une lampe à huile — une lampe Carcel — qui éclairait les pages des discours académiques. On peut voir, ici, le réflecteur électrique qui, désormais, la remplace. C'est un détail ; c'est aussi une date.

LE CHEF D'ÉTAT-MAJOR DES ARMÉES ANGLAISES A ÉTÉ BANQUIER

Ce que fut la carrière du général sir Herbert Lawrence.

Le général sir Herbert Lawrence vient d'être nommé chef d'état-major de sir Douglas Haig.

La carrière de ce brillant officier mérite d'être rappelée à l'attention du public français, car elle présente la particularité d'avoir été mi-partie civile, mi-partie militaire, et le nouveau chef d'état-major personnifie de façon parfaite l'armée britannique moderne.

Sir Henry-Herbert Lawrence n'appartient



LE GÉNÉRAL SIR HERBERT LAWRENCE

pas à la vieille noblesse héréditaire anglaise mais à la grande bourgeoisie anoblie pour services rendus à la patrie.

Il est le fils cadet de lord Lawrence, ancien vice-roi des Indes, qui regut la pairie pour avoir manifesté sa valeur, durant la grande révolte de 1857.

Cette situation de cadet destinait le jeune homme à l'armée. Il entra en 1880 à l'Ecole de cavalerie de Sandhurst, d'où il sortit comme officier du 17^e lanciers.

Selon les traditions de l'ancienne armée, il partit tout de suite pour les colonies et fit campagne en Afrique du Sud dans l'état-major du général Buller.

Après quatre années de séjour aux colonies, il revint à Londres au War Office.

Il mena à ce moment la vie mondaine des officiers de passage dans la métropole, et il épousa la sœur de lord Hillingdon, principal associé de la grande banque Glyn, Millo, Currie et Co.

Après son mariage, en 1903, il abandonna l'armée active et entra dans la banque comme associé. Il fut directeur de la Banque de Roumanie et membre du comité londonien de la Banque ottomane. Mais il conserva cependant quelques attaches militaires en cumulant ses nouvelles fonctions de banquier avec celles de colonel d'un régiment de yeomanry : the King Edward IV th.

Quand la guerre éclata, sir Lawrence fut envoyé comme chef d'état-major aux Dardanelles et en Egypte, puis il revint au War Office. Dans ces différents postes, il fit montre de sa valeur, de ses qualités d'administrateur, de tacticien. Ce fut lui qui arrêta les dispositions à prendre pour évacuer la presqu'île de Gallipoli. A la suite de ses campagnes d'Orient, on le désigna pour la situation élevée qu'il occupa aujourd'hui.

Un de ses amis me vantait, en dehors de ses qualités militaires, l'agrément de sa personne et la sûreté de ses relations. Il me disait combien cet homme, qui avait conduit en quelque sorte une double existence, avait su devenir un grand financier en même temps qu'un chef remarquable.

C'est, en un mot, l'homme complet : instruit, pondéré, mondain, à la fois parfait de traditionalisme et de modernisme à la fois.

Et cet exemple mériterait peut-être d'être mis en valeur chez nous.

Signalons également, parmi les récents changements apportés dans le haut commandement britannique, la nomination du colonel W. Cox au grade de général de brigade, attaché au service des renseignements et du lieutenant-général Travers Clark, promu quartier-maître-général.

Depuis le début de la guerre la France a dépensé 106 milliards 500 millions

Les recettes budgétaires normales ont atteint 15 milliards 300 millions

Le rapport général présenté par M. Louis Marin, au nom de la commission du budget, sur le budget ordinaire des services civils pour l'exercice 1918 sera distribué cet après-midi à la Chambre.

Ce budget s'applique uniquement aux dépenses de la dette publique et aux dépenses ordinaires et normales des services civils. Pour 1918, le total de ces dépenses atteint : 7.769.818.035 francs. En regard, les recettes prévues s'élèvent à 7.530.623.930 francs. L'excédent des dépenses est donc de 239 millions 194.105 francs.

Pour faire face à cet excédent, le gouvernement a proposé des impôts nouveaux dont voici le détail :

Apports en société,	Fr. 13.000.000
Fraudes fiscales,	43.000.000
Impôts sur les transports,	157.210.000
Droits de quai,	21.154.043
Droits de statistique,	7.000.000
Taxe additionnelle au droit de licence,	45.000.000
Impôt sur la consommation d'éclairage,	15.000.000
Soit en tout 301.364.043 francs de ressources nouvelles.	
Faisons observer que, du 1 ^{er} août 1914 au 31 décembre 1917, la France a dépensé :	
Dépenses militaires et dépenses exceptionnelles de la guerre,	87.200.000.000
Dépenses de la Dette publique,	10.700.000.000
Dépenses ordinaires des services civils,	8.600.000.000
Soit 106 milliards 500 millions au total.	

En regard, les recettes budgétaires normales ont atteint 15 milliards 300 millions.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS
par Correspondance
aux Soldats & S. Off. — PHILIP, rue Rivoli 59 à PARIS

LE DISCOURS DU COMTE CZERNIN ENTRETIENT L'ÉQUIVOQUE

Il fait au président Wilson des avances théoriques, mais est dilatoire sur toutes les questions pratiques et ne se sépare pas de l'Allemagne.

Le comte Czernin, au nom du gouvernement austro-hongrois, vient d'exposer de nouveau ses idées sur la paix, en général, et sur les négociations avec la Russie, en particulier. Ce discours ne fait pas faire un seul pas à la situation.

Il est juste de remarquer que le comte Czernin est resté fidèle au principe qu'il a énoncé en toute circonstance : « Ni annexions, ni indemnités. » Il a même raillé avec ironie les attaques dont il a été l'objet et il s'est dit flatté d'être devenu, pour cette raison, la cible des pangermanistes du dedans autant que de ceux du dehors.

Le comte Czernin a certainement de l'esprit. Mais il a beaucoup moins de vigueur. S'il a fait des mois sur le pangermanisme, il s'est bien gardé de dire comment il entendait maintenir vis-à-vis de Berlin le point de vue de Vienne. « Nous ne voulons ni un mètre carré de territoire, ni un kreutzer d'indemnité », dit le comte Czernin. L'Autriche est désintéressée, — et pour cause. L'Allemagne ne l'est pas. Charles I^{er} et ses ministres chercheront-ils à faire prévaloir leur désintéressement ? Ont-ils le moyen d'imposer leur volonté aux Allemands ? Voilà ce qu'ils ne disent pas du tout.

Au fond, le comte Czernin n'a fait qu'un discours d'attente. Sur toutes les questions brûlantes, il a esquivé les difficultés. Il s'est tenu dans des formules vagues, au sujet des négociations de Brest-Litovsk, de la Pologne, de l'Ukraine. Il s'est visiblement efforcé de calmer les inquiétudes de la population autrichienne. Mais il n'a rien dit de définitif.

Mais la partie la plus intéressante de son exposé, et qui est appelée à faire la plus grande sensation, est celle où le ministre autrichien répond aux quatorze conditions de M. Wilson. Là, s'il a été abondant et même polaire, on ne peut dire qu'il se soit distingué par la franchise.

Le comte Czernin s'est efforcé de donner l'impression qu'il était d'accord avec le président Wilson. Il lui a même fait des avances nombreuses et caractérisées, allant jusqu'à lui proposer une conversation directe entre l'Autriche et les Etats-Unis, destinée à servir de préface à une prise de contact entre tous les belligérants. Cependant, si l'on va au fond des choses, si l'on serre d'un peu près les paroles du comte Czernin, on s'aperçoit qu'il n'a donné au président Wilson que des satisfactions tout à fait incomplètes. Le diplomate autrichien s'est servi d'un langage fleuri pour approuver les idées générales de M. Wilson.

Quant aux questions concrètes, tout en se gardant d'une contradiction, le comte Czernin a été évasif et dilatoire.

Les concessions au point de vue américain sont toutes subordonnées à l'approbation de l'Allemagne et des autres alliés, dont l'Autriche proclame qu'elle ne veut pas se séparer. Or l'Allemagne est annexionniste, et la Bulgarie l'est aussi. Dans ces conditions, on se demande où est la bonne foi de la diplomatie autrichienne.

On doit donc constater que le comte Czernin n'a pas pris une position nette et qu'il a décliné les responsabilités d'une politique vraiment pacifique. Il laisse encore la parole au comte Hertling, son chef de file.

Peut-être aussi attend-il le résultat de l'offensive allemande sur le front occidental. Ce n'est pas ce qui ajoutera à son discours une atmosphère de loyauté. — J. B.

BERNE, 24 janvier. — Le comte Czernin a prononcé ce matin un grand discours à la commission de la délégation autrichienne pour les affaires extérieures.

Le ministre a voulu répondre à ceux qui trouvent que les négociations de Brest-Li-

tovs avancent trop lentement. Il a montré que celles-ci comportaient des « difficultés » dont on ne peut se faire une idée.

— Il existe, a-t-il dit, entre les négociations présentes et celles qu'a jadis enregistrées l'histoire une différence capitale qui est la publicité des débats. Cette publicité provoque dans le monde entier une grande nervosité : c'est là un inconvénient que nous avions parfaitement prévu ; cependant, nous avons cédé aux instances du gouvernement russe, parce que nous voulions nous montrer accommodants et prouver que nous n'avions rien à cacher. Malgré la nervosité de l'opinion publique, il faut que les pays, que les dirigeants surtout, conservent leur calme et jouent la partie avec un sang-froid parfait. Les négociations aboutiront à une bonne fin si les peuples de la monarchie soutiennent leurs représentants responsables.

Le ministre déclare en passant que la base adoptée par l'Autriche-Hongrie dans ses négociations avec les divers Etats de la Russie reste celle d'une paix sans annexions ni indemnités :

— Je resterai toujours fidèle à ce programme. Ceux qui croient que je me laisserai entraîner soit à droite soit à gauche hors de la route que j'ai choisie sont de mauvais psychologues. Je suis, depuis lors, devenu la cible favorite des pangermanistes et de ceux qui, dans cette monarchie, singent les pangermanistes ; en même temps, je suis représenté comme un chauvin belliqueux par ceux qui veulent la paix à tout prix. Ces attaques venues des deux côtés ne m'ont jamais gêné. Je répète encore une fois que je ne demande à la Russie ni un mètre carré de territoire ni un kreutzer d'indemnité. Si les Russes, comme tout le monde croit, se placent à ce même point de vue, la paix doit être facilement conclue.

« Ceux qui veulent la paix à tout prix pourraient douter de ma loyauté si je ne leur affirmais en même temps que je ne souscrirai jamais à une paix qui ne serait pas celle dont j'ai indiqué les conclusions générales. Si les Russes exigeaient des territoires ou des indemnités, la guerre continuerait et je me retirerais. »

Tout en ne dissimulant pas les difficultés auxquelles se heurtent les puissances centrales dans la conduite des négociations actuelles, le comte Czernin a exprimé la confiance qu'un résultat favorable ne tardera pas à être obtenu.

Le comte Czernin a déclaré ensuite : — Bien que je ne me fasse pas d'illusion, bien que je sache que le fruit de la paix ne peut pas mûrir en vingt-quatre heures, je suis cependant convaincu qu'il mûrit actuellement et que la question de savoir si nous aurons une paix générale honorable ou non est seulement une question de résistance.

Le message sur la paix de M. Wilson raffermie le comte Czernin dans cette opinion.

Le comte Czernin dit notamment qu'il ne voit aucun inconvénient à déclarer qu'il estime que les dernières propositions de M. Wilson marquaient un rapprochement sensible avec le point de vue austro-hongrois ; qu'il y en avait, dans le nombre, auxquelles l'Autriche-Hongrie pouvait avec une grande joie donner son approbation, mais qu'il devait d'abord poser en principe que l'Autriche-Hongrie resterait avant tout fidèle aux engagements pris par elle avec ses alliés.

Les conseils donnés par M. Wilson sur la politique intérieure de l'Autriche-Hongrie sont « catégoriquement refusés » par le comte Czernin. Ce dernier se déclare partisan de la suppression de la diplomatie secrète, mais il fait des réserves sur l'efficacité de cette mesure.

En ce qui concerne la liberté des mers, le comte Czernin approuve complètement le président des Etats-Unis.

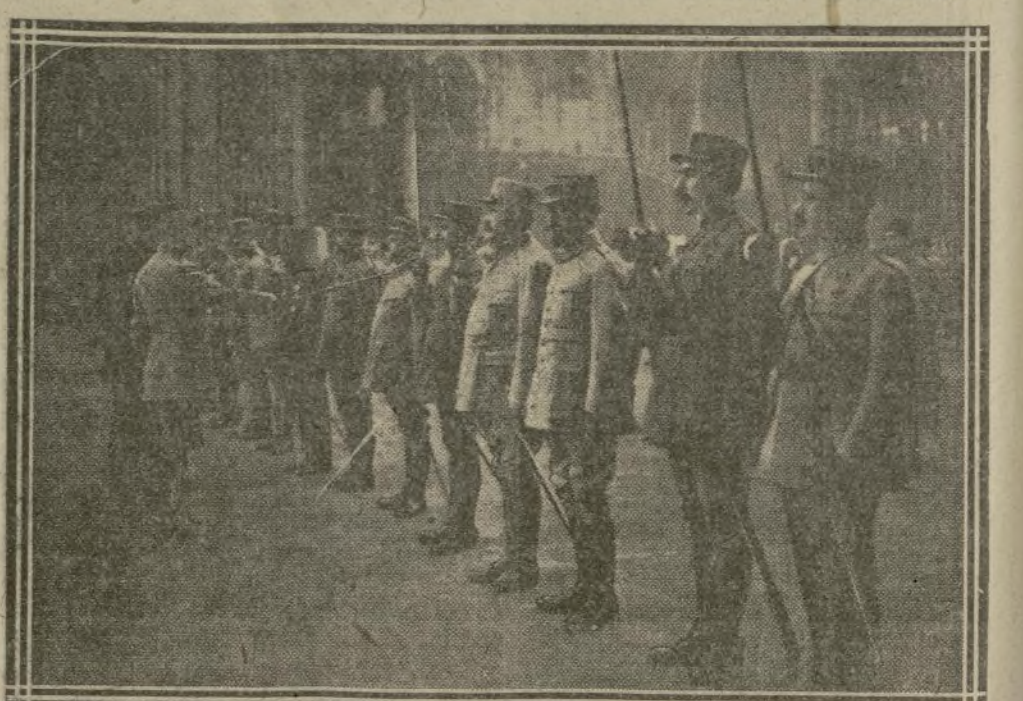
Il salue avec reconnaissance la proposition du désarmement général qui lui paraît tout à fait conforme à ses idées personnelles.

Au sujet de la Russie, déclare le comte Czernin, nous avons prouvé déjà, par des actes, que nous désirons établir avec elle des relations de bon voisinage.

Au sujet de l'Italie, de la Serbie, du Monténégro et de la Roumanie, le comte Czernin répète ce qu'il avait déjà dit à la délégation hongroise.

Le comte Czernin invite M. Wilson à em-

LA PRISE D'ARMES D'HIER AU GRAND-PALAIS



UN DES CINQ GÉNÉRAUX DONNE L'ACCOLADE A UN CAPITAINÉ LÉGIONNAIRE

Cinq généraux, hier, ont remis, au Grand-Palais, des décorations à des généraux, à des officiers et à des soldats. C'étaient : le général Dubail, gouverneur de Paris, assisté des généraux Gollet, Pollachi, Lacotte et Malessot. Ils ont distribué 22 croix d'officier de la Légion d'honneur, 96 croix de chevalier, 60 médailles militaires, 11 croix de guerre et une croix de l'Ordre de Sainte-Anne. Ajoutons que la croix de commandeur de la Légion d'honneur a été remise au général de division Julien.

Ayuntamiento de Madrid

DIX-SEPT MINUTES
DE CHLOROFORME

PAR

MAURICE VAUCAIRE

On avait sonné. La femme de chambre alla ouvrir. Il y eut quelques mots échangés à la porte, puis une voix d'homme se perdit dans la direction de la cuisine.

La domestique revint à la salle à manger, où monsieur, madame et mademoiselle Duval prenaient le petit repas du matin.

— C'est un fillet à Mademoiselle !

— Lequel ? dit gaiement la jeune fille.

— Le marin.

— Ah !... Vviquel... Amenez-le vite !

Les Duval savaient qu'il avait été grièvement blessé à Athènes et ils se réjouissaient de le revoir guéri.

Vviquel entra. Un beau garçon à figure fraîche, aux yeux de faïence bleue, le cou large et à l'aise dans son col carré, bien ouvert, qui mettait sa peau à nu. Certes, il était content de se trouver en présence de la famille, et surtout de Mlle Elisabeth ! Elle lui écrivait de si gentilles lettres et lui envoyait de si bons paquets ! On n'était pas des étrangers : on se connaissait depuis 1908, époque à laquelle M. et Mme Duval venaient, chaque année, passer la saison à Camaret, pittoresque petit port de pêcheurs du Finistère.

— Complètement retapé, mon brave ? fit M. Duval.

— Pardi oui, ça va, soyez tranquille !

— Réchauffez-vous, déjeunez...

La femme de chambre apporta un bol. Après avoir absorbé un copieux café au lait et deux grosses tartines que venait de lui beurrer Mlle Elisabeth, le matelot de première classe Vviquel passa dans le salon, derrière ses hôtes, respectueux et un brin gêné. On l'installa devant la cheminée. Le Breton roulait son bécot à pompon rouge entre ses mains hâlées, n'ayant osé le poser sur un siège. M. Duval s'excusa d'être obligé de sortir ; Vviquel répondit que c'était bien naturel. Mlle Elisabeth s'assit auprès de son fillet, et Mme Duval, peu pressée de s'habiller, reprit son éternelle tapisserie.

Le marin conta son séjour à Athènes, au moment des troubles ; il s'exprimait bien, ses paroles simples faisaient image, et son récit donnait des détails qu'on n'avait pas lus dans les journaux.

Transporté par des camarades dans une baléinière et ensuite à l'infirmerie de son cuirassier, après avoir reçu deux balles constamment, il avait été opéré sur le champ par le chirurgien du bord.

— J'espère bien qu'on vous a endormi ? demanda Mlle Elisabeth.

— Ma Doué, oui, dit-il en souriant, comme s'il se souvenait d'un incident plutôt agréable.

Mme Duval interrompit son délicat travail :

— Tu es folle, ma petite ; on endort toujours...

Vviquel souriait encore, évoquant l'épisode.

— C'est même rigolo, pour sûr... J'oublierai jamais ça !

La jeune fille était intriguée :

— Qu'avez-vous donc éprouvé ?

— Rien de mauvais... Tenez, en me montrant le flacon de chloroforme, l'aide me disait que je sentais un étouffement, qu'il ne fallait pas m'effrayer, que ça ne

me faisait rien.

— C'est tout ?

— Oui, tout.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je me réveille.

— Et vous sentez-vous mieux ?

— Oui, beaucoup mieux.

— Et vous n'avez plus de mal ?

— Non, plus de mal.

— Et vous n'avez plus de peur ?

— Non, plus de peur.

— Et vous n'avez plus de tristesse ?

— Non, plus de tristesse.

— Et vous n'avez plus de fatigue ?

— Non, plus de fatigue.

— Et vous n'avez plus de douleur ?

— Non, plus de douleur.

— Et vous n'avez plus de mal de tête ?

— Non, plus de mal de tête.

— Et vous n'avez plus de mal de cœur ?

— Non, plus de mal de cœur.

— Et vous n'avez plus de mal de ventre ?

— Non, plus de mal de ventre.

— Et vous n'avez plus de mal de dos ?

— Non, plus de mal de dos.

— Et vous n'avez plus de mal de gorge ?

— Non, plus de mal de gorge.

— Et vous n'avez plus de mal de nez ?

— Non, plus de mal de nez.

— Et vous n'avez plus de mal de bouche ?

— Non, plus de mal de bouche.

— Et vous n'avez plus de mal de gorge ?

— Non, plus de mal de gorge.

— Et vous n'avez plus de mal de nez ?

— Non, plus de mal de nez.

— Et vous n'avez plus de mal de bouche ?

— Non, plus de mal de bouche.

— Et vous n'avez plus de mal de gorge ?

— Non, plus de mal de gorge.

— Et vous n'avez plus de mal de nez ?

— Non, plus de mal de nez.

— Et vous n'avez plus de mal de bouche ?

— Non, plus de mal de bouche.

— Et vous n'avez plus de mal de gorge ?

— Non, plus de mal de gorge.

— Et vous n'avez plus de mal de nez ?

— Non, plus de mal de nez.

— Et vous n'avez plus de mal de bouche ?

— Non, plus de mal de bouche.

— Et vous n'avez plus de mal de gorge ?

— Non, plus de mal de gorge.

LES COURS

— La fête de S. M. le roi Alphonse XIII a été célébrée à Madrid avec les réjouissances habituelles. A cette occasion, le souverain a reçu de nombreux télégrammes de félicitations parmi lesquels celui du président Poincaré.

CERCELES

Le groupe américain du Lyceum-Club organise une série de conférences destinées à exposer " les effets de la guerre sur les lettres et les arts ".

La première aura lieu le 2 février et sera faite par M. Gaston Deschamps. Le deuxième et le troisième conférencier seront : MM. Pierre Veber et André Michel. La quatrième et dernière de ces causeries aura pour interprète notre confrère M. Louis Schneider, qui traitera " des effets de la guerre sur la musique ".

INFORMATIONS

M. Asquith a quitté Londres pour se rendre auprès de son fils, le général Asquith, qui vient d'être grièvement blessé et dont l'état est très grave. L'amputation d'un pied sera nécessaire.

NAISSANCES

La comtesse de Jouffroy d'Abbans a mis au monde une fille : Jacqueline.

MARIAGES

Ces jours derniers, a été béni en l'église de Villiers-les-Nancy le mariage de M. Gabriel Dumast, lieutenant d'artillerie, aviateur, fils du baron de Dumast et de la baronne, née Joybert, avec Mlle Colette de Bonfils, fille de feu le comte de Bonfils et de la comtesse, née Waru, et belle-fille de M. Louis de Brabois.

Les témoins du marié étaient : le lieutenant Maxime de Dumast, son frère, et le général de Morlaincourt, son cousin. Ceux de la mariée : le marquis de Bonfils et le colonel baron Nivière, ses oncles.

DEUILS

Une messe anniversaire a été dite en l'église Saint-Pierre du Gros-Caillois pour le repos de l'âme du comte Fernand de Montebello. La famille était représentée par le comte Stanislas de Montebello, son fils ; le duc de Montebello et le comte Adrien de Montebello, ses frères ; le comte Bertrand de Mun et MM. de Saint-James, ses neveux.

Le mercredi 30 janvier, à dix heures, une messe sera dite en la chapelle des Carmes, 70, rue de Vaugirard, pour les anciens élèves du Collège Saint-Joseph de Reims morts pendant la guerre.

De Londres, on annonce la mort du général de brigade Gordon S. Shephard, tué dans un accident d'aéroplane, en France, âgé de trente-deux ans. Il était le second fils de sir Horatio Shephard. Entré en juillet 1912 dans le " Royal Flying Corps ", il fit partie des cinq premières escadrilles britanniques qui vinrent sur le front français, en août 1914. Ce vaillant fut décoré de la Légion d'honneur par le général Joffre, pour sa bravoure lors de la retraite de Mons, et, en janvier 1915, la médaille militaire lui fut décernée. Il fut cité cinq fois à l'ordre du jour.

Les obsèques de M. Jamont, notaire honoraire, décédé à quatre-vingt-trois ans, frère du général Jamont, ancien généralissime, viennent d'avoir lieu en la basilique de Saint-Nicolas, à Nantes.

Nous apprenons la mort :

De M. Louis Baudet, sénateur d'Eure-et-Loir, maire de Châteaudun, décédé à l'âge de soixante et un ans. Député en 1902, il fut élu sénateur en 1912 ;

Du contre-amiral marquis de Montferrand, du cadre de réserve, commandeur de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, 74, l'abbaye Saint-Honoré ;

De M. Xenopol, le nouvel envoyé extraordinaire de Roumanie au Japon, qui vient de mourir quelques jours après son arrivée à Tokio ;

Du comte Hervé de Pierre de Bernis, mort âgé de quarante-trois ans ;

De M. Charles de Lespinay, maire de Saligny (Vendée), décédé au château de Recredy.

BIENFAISANCE

L'œuvre de l'Entraide des femmes françaises a tenu hier, à la salle des Sociétés savantes, rue Danton, son assemblée générale, sous la présidence de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé militaire, assisté de M. Lucien Poincaré, vice-recteur de l'Académie de Paris.

On sait que cette œuvre, fondée par les infirmières du Grand-Palais, a pour objet de créer des pouponnières pour les enfants abandonnés et pour ceux dont les mères, travaillant dans les usines, ne peuvent s'occuper.

M. J. Ernest-Charles a exposé en termes excellents le but social et patriotique de cette belle œuvre de solidarité française, à laquelle M. Justin Godart et M. Lucien Poincaré ont rendu, à leur tour, un chaleureux hommage.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanche et fêtes, 12 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

A LA SCABIEUSE, 8, rue Salomon-de-Caus (Square des Arts-et-Métiers). Tél. : Arch. 11-34. Modèles élégants. Deuil à domicile. Prix modérés.

LE NOUVEAU DENTIFRICE
DENTIX
Apprêté au gout et d'un pouvoir bactéricide puissant.
DONNE AUX DENTS UN BLANCHEUR REMARQUABLE.
EN VENTE PARTOUT : Le Grand tube 1 fr. 50
GRANDS LABORATOIRES SELMA 20, rue DROUOT-CLICHY (Seine).

Demandez de notre part la
Jolie Brochure illustrée
contenant quantité de conseils sur
LES SOINS DE TOILETTE
adressée gratuitement
A TOUTES NOS LECTRICES
par les
PRÉPARATIONS HÉRA
81-83, rue de Chezy, à NEUILLY (Seine)

Où fuir, comme on dit dans les tragédies, où fuir pour éviter la vie chère ? Même au cœur de la plus noire Afrique, dans la boucle du Niger, aux environs de Tombouctou la mystérieuse et de Djenné la ville sainte, les nègres eux-mêmes ont augmenté leurs prix : ils vous vendent les œufs de tortue, le bifteck d'hippopotame et jusqu'au riz démocratique au cours des mercuriales de Paris, ou peu s'en faut.

Cela vous étonne. L'explication du phénomène est pourtant bien simple : l'élévation du prix des choses est un phénomène mondial, et il est fatal qu'il ait son contre-coup dans les pays les plus éloignés, jusque dans les coins du globe réputés les moins civilisés. Lorsqu'un indigène des rives du Niger vend à un Européen son mil, son riz ou le produit de sa chasse et de sa pêche, ce n'est point pour garder dans sa poche — et d'abord il n'en a pas — l'argent que vous lui donnez : c'est pour aller acheter avec cet argent des cotonnades ou de la quincaillerie, à moins que ce ne soit un réveille-matin, objet de luxe qui l'enchanté, à la plus proche factorerie.

Or, le gérant de la factorerie paie toutes ses marchandises plus cher. Il les a fait venir de France, d'Angleterre ou d'Amérique, où les prix de revient de tous les objets fabriqués se sont accrues dans les proportions que vous savez. Il supporte en plus l'augmentation des frais de transport sur les navires. Par conséquent, il élève son prix de vente.

L'indigène n'est pas plus bête en économie politique que M. Jean-Baptiste Say ou n'importe quel autre économiste éminent : l'argent, pour lui, n'a qu'une valeur d'échange. On lui demande plus cher pour la cotonnade dont il a besoin, il demande plus cher pour ses produits.

Et voilà ! Mais il en résulte que les petits fonctionnaires coloniaux, avec 300 francs d'appointements par mois, n'arrivent plus à se retourner. Ils crèvent de faim. D'autant plus que ce ne sont pas seulement les vivres indigènes qui ont grimpé l'échelle, mais tout ce qui vient de France : ils doivent donner 3 francs pour une bouteille de vin ou un kilo de sucre, 2 francs pour un kilo de farine.

Voilà où l'on en est, même « chez les sauvages ». Ça prouve que tous les pays de la terre sont aujourd'hui économiquement solidaires. Mais ça n'en est pas devenu plus amusant. Il n'y a que mourir qui coûte encore la même chose qu'avant la guerre, parce que les pompes funèbres n'ont pas encore modifié leurs tarifs : mais ça viendra !

Pierre MILLE.

Effets d'une réforme

Voici le dialogue qu'on a pu entendre hier dans tous les bureaux de tabac :

— Je voudrais bien un paquet de cigarettes à 90 centimes.

— Justement, il m'en reste un. Le voici, monsieur.

— Combien vous dois-je pour ce paquet à dix-huit sous ?

— Attendez, je vais voir.

Le marchand regarde sur un tableau affiché à portée de ses yeux, et, après recherches, indique le prix.

Dans quelques jours, elle connaîtra les nouveaux prix, et elle n'aura plus besoin de se livrer à cet exercice.

Il est vrai que dans quelques jours l'administration aura eu le temps de faire imprimer les nouveaux prix sur les paquets, et il ne sera plus nécessaire de les avoir dans la mémoire.

Pavane française à l'Escurial

L'antique demeure de Philippe II retentit dernièrement — oh ! bien faiblement ! — des doux accents de la délicieuse Pavane de Ravel. La dernière petite-fille de Sa Majesté Catholique priait le grand pianiste, l'intelligent artiste Ricardo Vines, de jouer à quelque chose sur une vieille épinette aux sons très adoucis. Et, pour charmer l'enfant, le musicien amoureux de la France et de ses gloires les plus pures joua la Pavane de Ravel. Le clavecin de l'Escurial est triste... triste. Les touches en sont noires, et, à l'in-

verse de nos pianos, les noires sont blanches. Les doigts extraordinairement agiles de Ricardo Vines les effleuraient légèrement. L'enfant souriait doucement à cette claire musique française.

Grâce au pianiste francophile, un peu de l'âme de la France passait dans l'âme espagnole de la petite-fille de Philippe II. Qui sait si la Pavane de Ravel, jouée sur la vieille épinette aux touches noires, dans le sombre palais de l'Escurial, par notre ami Vines, n'aura pas servi notre cause !

Satiété

Hier, 2 h. 20, au pied de l'escalier du Palais, place Dauphine, un reporter-photographe se promène mélancoliquement, attendant des clients pour son objectif.

Un taxi-auto s'arrête. M. Caillaux, encadré par ses deux inspecteurs habituels, descend, paie le chauffeur et s'avance vers le photographe, qui salue : les reporters-photographes et M. Caillaux sont de vieilles connaissances.

L'auteur du « Rubicon » s'arrête, surpris, et demande ironiquement :

— Vous ne sortez pas votre appareil ?

Le reporter salue de nouveau.

— Non, pas aujourd'hui, monsieur le président, je vous ai déjà « pris » samedi.

Tout passe...

EN LAISON

A quoi sert-il de gémir ? En vérité, à rien du tout. Un philosophe — ne me demandez pas lequel ! — nous a dit : « Ne pleure pas, si une épine est entrée dans ton pied ; mais ôte-la. » Excellent précepte, que les dames feront très bien de ne pas oublier, par le temps qui court.

Plusieurs d'entre elles sont déjà décidées à l'appliquer sans hésiter, si j'en crois le spectacle charmant qui s'offre à mes yeux, l'autre jour, dans un salon très élégant. Nous causions de diverses personnes, d'une certaine Eveline particulièrement, que je n'avais point l'honneur de connaître, mais dont la douceur, la patience et la mansuétude offraient, paraît-il, un exemple divin. Soudain : « Précisément, la voici », dit quelqu'un.

Une fort jolie femme entra. Elle avait des yeux saphiriques, en effet, et une voix d'ange également. Elle était vêtue à ravir : cependant elle portait au poignet une tresse bizarre, qui m'intrigua. Imaginez un sac à main, pareil à tous les sacs ou ces dames enfilent leurs porte-monnaie, leurs bâtons de rouge, leur poudre, leurs listes de courses, et de méchantes langues ajoutent même leurs billets doux. Toutefois le sac de la douce Eveline semblait plus rempli, plus lourd, plus vaste ; d'étranges objets en gonflaient les replis, à ce qu'il me parut. Dévoré de curiosité, et n'y tenant plus :

— Vous devez être fatiguée, chère madame, lui dis-je, à la fin de la journée : mener partout un pareil sac, ce n'est pas une bagatelle !

— Bah ! me répondit-elle de sa voix céleste, il n'y a dedans que des babioles indispensables.

Et, en même temps, la sainte créature en tirait un ravissant petit revolver à six coups.

— Attention, monsieur, dit-elle, il est chargé ! — un amour de couteau à virole et un solide casse-tête en miniature. Pêle-mêle, il y avait le nécessaire de toilette, le porte-monnaie, etc.

Je demeurai stupide.

— Mais qu'est-ce qui vous étonne ? reprit-elle en souriant... C'est pour les voyages en métro, les discussions avec les chauffeurs de taxis, les fonctionnaires des mairies ou des commissariats de police, ces messieurs du fisc, les fournisseurs et leurs commis, les douaniers qui ont toute leur famille à l'armée ou dans les hôpitaux, les vieux messieurs intolérants, les jeunes messieurs réformés et irritables, et en général toutes les personnes de l'arrière que la guerre a rendues grossières, brutales, cruellement mal élevées, rustautes et révoltantes. Nos maris et nos frères sont aux tranchées : des goudais en profitent pour nous traiter vilainement, nous autres femmes.

Il faut bien se défendre, n'est-ce pas ?

De plus en plus suave, elle ajouta :

— Tenez, pour les trajets en métro, voici qui me rend bien des services.

Sur quoi, se dégageant, elle me montra sur sa main exquise deux énormes bagues plom-

bées, plus redoutables que n'importe quel coup-de-poing américain.

— Grâce à cela, me confia-t-elle, les gens sont plus polis.

Aide-toi, le ciel t'aidera, nous apprend la sagesse des nations. — MARCEL BOULENGER.

Recherche à faire

Il y a une vingtaine d'années existait, à la Préfecture de la Seine, un employé qui était, comme disent les gens du monde, un peu piqué.

Sa folie était douce, d'ailleurs. Elle consistait à croire qu'il avait écrit un grand ouvrage documentaire intitulé : *Le Balayeur parisien à travers les âges*, et, en qualité d'auteur de cette éducation, à se regarder comme le porte-parole des balayeurs municipaux.

Il n'avait jamais écrit une ligne du livre en question, les balayeurs parisiens ne le connaissaient pas, ce qui ne l'empêchait pas de s'imaginer de temps à autre qu'ils voulaient lui offrir un banquet et de les en remercier par lettres individuelles qui les étonnaient fort.

Le psychologue aimerait à rechercher d'où avait pu naître une telle manie.

Mais il est bien regrettable que ce n'ait été là qu'une manie et qu'il n'existât pas un ouvrage sérieux sur l'utilité corporation des balayeurs parisiens et sur les progrès du nettoyage de nos chaussées depuis le temps où Paris s'appelait Lutèce.

Quand on hurte dans la nuit l'ombrière des boîtes d'ordures qui attendent en vain leurs habiles Kabyles et qui, en attendant, se contentent de salir les passants quand elle ne les font pas tomber, on est furieux, on dit :

— Que fait donc l'administration ?

Comme on prendrait ce petit inconvénient avec plus de philosophie si on savait ce que pouvait être le balayage des rues de Paris au bon vieux temps où les égouts n'existaient pas, où l'eau était apportée par des porteurs qui allaient la chercher à la Seine, où les rues n'étaient pas pavées et où, pour éclairer la ville, les bourgeois étaient invités à placer une chandelle sur l'appui de leur fenêtre ! C'est alors qu'on devait maudire l'administration !

Une opinion

L'un des bénéficiaires du dernier grand mouvement administratif peut être regardé comme une créature de M. Clemenceau.

Nous ne le nommerons pas, bien qu'il aime à raconter lui-même l'anecdote qu'on va lire. En ce temps-là, le Tigre était pour la première fois président du Conseil, et le fonctionnaire dont il est question occupait un rang distingué, quoique secondaire, dans l'administration.

Un jour il arriva quelque chose dans les services auxquels il collaborait. Son nom fut prononcé dans la presse.

— Faites-moi venir ce... Untel ! dit M. Clemenceau sur le ton qui lui est habituel.

— A quelle heure ?

— Ce soir, six heures.

M. Untel est convoqué par téléphone. On ne lui dit pas de quoi il s'agit. Mais il s'en doute et prévoit quelque terrible coup de patte du Tigre, peut-être pis encore.

Il y va tout de même, car il faut savoir obéir.

Attente.angoisse. Enfin, on l'introduit, en l'annonçant selon la règle.

M. Clemenceau le regarde un instant, d'un de ces regards qui ne disent rien de bon. Puis, il éclate :

— Ah ! c'est vous, Untel ! Eh ! bien, vous pouvez vous vanter d'être bigrement laid !

Le pauvre garçon, qui n'a jamais eu la prétention d'être un Adonis, se dit :

— Ça y est, je suis révoqué !

Mais, pas du tout. On causa, et, peu de jours après, il était pourvu d'une excellente préfecture.

LE PONT DES ARTS

Excelsior a annoncé récemment qu'une cérémonie commémorative a été célébrée à Barcelone en l'honneur du compositeur Granados, victime de la barbarie allemande.

Rappelons à cette occasion que l'Opéra va très prochainement rendre hommage à la mémoire de ce grand musicien tué par nos ennemis, en représentant les *Goyescas*, drame musical écrit spécialement pour notre scène nationale, et qui passe à juste titre pour le chef-d'œuvre de Granados.

LE VEILLEUR.

SOUPIRS

LA SEMAINE ÉLÉGANTE



Deshabillé de crêpe de Chine chair sur lequel est passé un long manteau en mousseline capucine soutaché d'argent et ourlé de fourrure.

Longue robe souple en mousseline de soie pêche sur laquelle est jeté un manteau-écharpe en panne blonde, serré au cou par un collier de vison.

Chemise de tulle et d'alençon sur transparent citron, en partie dissimulée sous un vêtement droit en velours bégonia. Petit bonnet d'alençon.

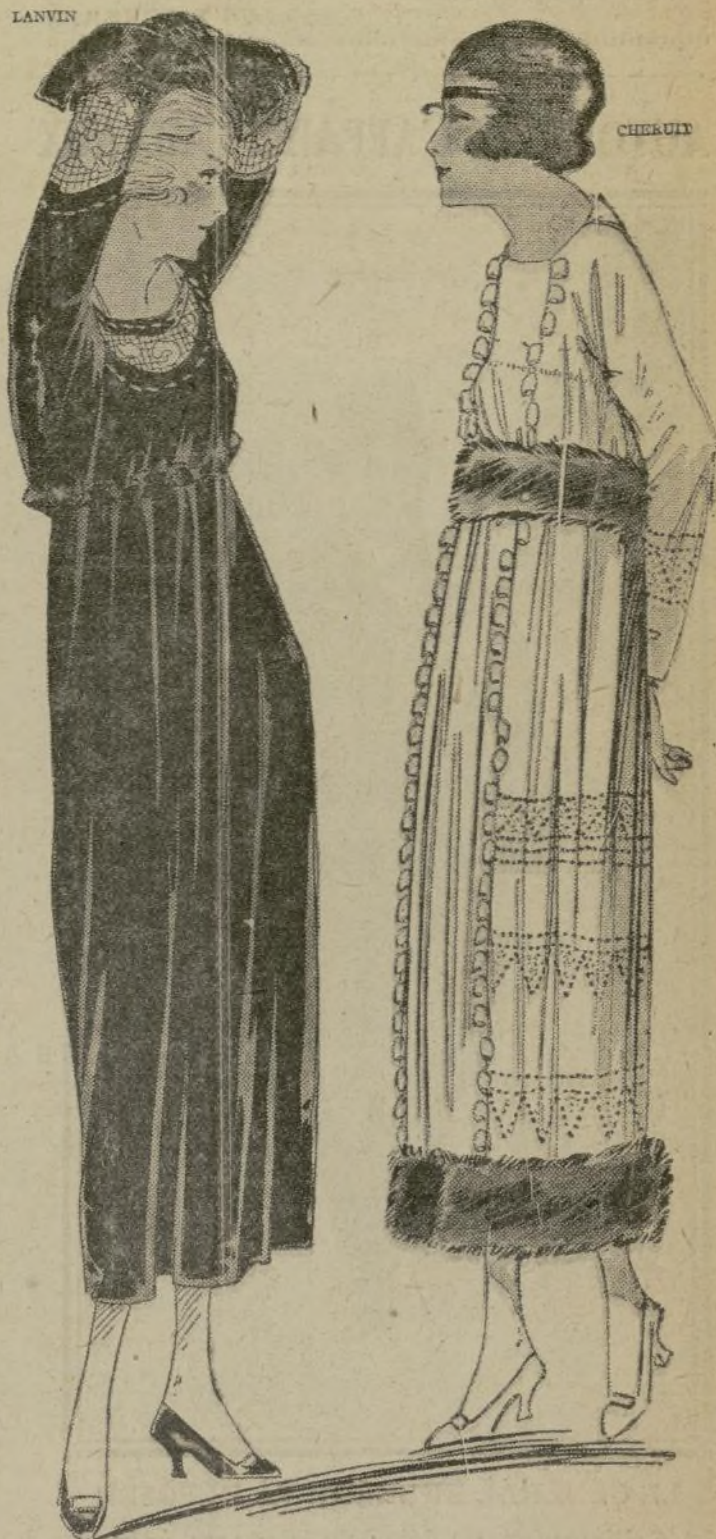
L'ÉLÉGANCE DE LA TOILETTE D'INTÉRIEUR ET LA SIMPLICITÉ DE LA ROBE DE VILLE. — LES ROBES ORIENTALES : LA TUNIQUE CHINOISE ET LA CHEMISE ÉGYPTIENNE. — L'AGRÈMENT DES TISSUS LÉGERS SUPERPOSÉS. — LE PALETOT D'INTÉRIEUR EST UN VÊTEMENT PRATIQUE ET ÉLÉGANT. — L'UTILISATION DES ANCIENS MANTEAUX DU SOIR POUR FAIRE DES DÉSHABILLÉS

Il y a actuellement une recherche de simplicité voulue dans toutes les toilettes que nous portons dehors. A l'heure du thé, on aperçoit bien quelques robes de velours gris argent ou de drap d'un blanc à peine teinté, mais comme personne n'a plus de voiture et que les taxis s'entêtent à vouloir vous transporter à Javel si vous avez besoin d'aller place Vendôme, on est forcé de prendre le métro ou d'aller à pied. Aussi le coloris précieux et la légèreté fragile des tissus se dissimulent sous un long vêtement sombre, qui sert aussi bien le jour que le soir, et qui donne à toutes les femmes un aspect uniforme, discret et simple.

L'habitude prise par beaucoup de femmes de rester chez elles beaucoup plus qu'autrefois donne à la toilette d'intérieur une plus grande importance dans la parure actuelle. L'Orient est une source d'inspiration jamais épuisée et la robe chinoise et la tunique égyptienne sont parmi les modèles-types les plus en vogue. Comme le calorifère ne dispense qu'une chaleur timide, sur ces sortes de chemises on jette un manteau qui peut être en cachemire de l'Inde, en crêpe de Chine, en velours, en matelassé ou en zénana, suivant qu'on est plus ou moins frileuse et qu'on veut une robe plus ou moins élégante. Les dessous actuels sont tellement réduits qu'il est difficile, sauf quand la température est particulièrement clémente, de ne porter chez soi qu'une robe de tulle, de dentelle ou de mousseline de soie. Une chemise grecque, en mousseline de soie grise transparentée de deux autres mousselines, une blanche et une rose, est beaucoup plus chaude qu'on ne se l'imaginait; les restrictions ne portant que sur les tissus de laine, on ne doit pas être effarouchée par le métrage plus important, que peut exiger une pareille robe. Les trois mousselines superposées donnent une tonalité nacrée dont les reflets chatoient comme ceux d'une perle rare. Sur cette chemise, on glissera un manteau droit, aux manches un peu larges, en velours gris, doublé de satin matelassé du même ton et bordé de chinchilla. Ces ensembles d'un seul ton sont d'une élégance raffinée qu'il est souvent difficile d'obtenir, à moins d'un goût très sûr, avec les mélanges de tons heurtés.

Le matelassé étant toujours très en faveur, c'est la possibilité de faire sans difficulté un joli vêtement chaud, pratique à porter dans l'intérieur et remplaçant tous les tricotés de laine dont l'aspect sportif manque vraiment d'élégance dans le cadre d'un joli boudoir. Les manteaux du soir somptueux d'avant-guerre trouvent pour ces vêtements une utilisation pratique; transformés complètement, ils sont méconnaissables et d'un heureux effet.

JEANNE FARMANT.



Robe d'intérieur en panne noire échantonnée sur une guimpe de filé d'or. Les manches laissent apercevoir le même filé d'or.

Robe de velours gris argent brodée de perles de différents tons de gris. Devant ourlé de bouclettes de ruban. Ceinture de renard.

durait que cinq ou six secondes. Il en avait menti, je n'ai rien senti du tout... Ah! ma Doué, quelle histoire!... On m'a mis un mouchoir fin dessus la figure, et un petit flot brûlant et glacé m'est entré de suite dans les yeux, le nez et la bouche... Pas le moindre étouffement annoncé, je vous assure; au contraire, j'étais comme grisé, j'avais l'idée que je m'embarquais dans un rêve extraordinaire. Les gouttes du liquide qui m'arrivaient sur le mouchoir me semblaient des colonnes qui s'allongeaient, plus blanches et brillantes qu'un soleil d'argent qu'on a peine à fixer: par moments, elles avaient de beaux reflets lilas, violets, rouges. Et voilà que tout ce chavirai de couleurs est devenu un brouillard bleu, mais d'un bleu comme il ne me souvient pas d'en avoir vu jamais de pareil nulle part, pas plus dans le ciel d'Algérie, des Indes ou d'Océanie que sur toutes les mers du globe au cours de mes voyages de navigation.

— C'était féérique, alors? hasarda Mlle Elisabeth.

— Oui, mademoiselle, et le coup d'œil ne s'effacera pas de sitôt... Aucune gêne par ailleurs, aucune souffrance, mais un grand bien-être. En vérité, j'étais extasié comme je le fus souvent autrefois en Chine, au Japon ou dans les autres patelins d'Extrême-Orient... Soudain, changement à vue: une odeur de pommes de reinette me monta au cerveau, et mon brouillard bleu devint tout à coup un troupeau de nuages poussés par forte brise, jusqu'à la minute où ils cavalèrent en zig-zags, comme les pétarades d'un feu d'artifice... Bon sang! ça retombait en gerbes de tous côtés... Bientôt, je basculai à droite et à gauche, un vrai coup de roulis et de tangage sur une mer d'équinoxe, et j'entraî brusquement dans un trou lumineux, entouré de vagues phosphorescentes: on voit les mêmes sur l'Océan, les nuits de chaleur.

Vivique revint à la réalité:

— J'ai su depuis que cette culbute provenait de ce que les aides venaient de me retourner plusieurs fois pour la commodité de l'opération... Après ça, je ne me souviens plus de rien, et je me suis retrouvé tout empaqueté de linge et de bandes de flanelle, ficelé comme un saucisson, dans un lit tout blanc que je croyais n'avoir jamais quitté... Un pays, le gars Pirion, était penché sur ma tête endolorie; j'avais mal aux cheveux! Il me disait: «Me reconnais-tu? Sais-tu où qu't'es? Souffres-tu?» Je ne répondis pas, j'étais abruti...

— Combien de temps dura l'opération? questionna Mlle Duval.

— Une heure trente-neuf, exactement... Il paraît qu'il a fallu dix-sept minutes pour m'endormir.

Et le matin, heureux, fier, riait largement... Puis il s'arrêta et regarda sa maraine.

— Je voulais vous demander une chose, mademoiselle Elisabeth...

— Demandez, Vivique.

— Quand j'ai été mort, au moment juste où je suis tombé dans le trou lumineux, ce qui a permis au médecin de me charcuter tout à l'aise...

— Eh bien? fit Mme Duval.

— Quand j'ai été mort, reprit-il, où avait bien pu passer mon âme, après avoir battu en retraite devant les bouffées de gaz asphyxiant qui passaient à travers le mouchoir?

Prise au dépourvu, Mme Duval trouva cependant:

— Mon bon ami, votre âme est immortelle, elle dormait avec vous, elle assistait à votre voyage fantasmagorique.

— Alors, elle s'est réveillée en même temps que moi?

— Evidemment, s'empressa d'ajouter Mlle Elisabeth, puisqu'elle vous a même permis de reconnaître votre ami Pirion.

Vivique approuva de la tête, roula encore son bérêt à pompon rouge entre ses gros doigts, et se contenta de murmurer, admiratif:

— C'est épatant!...

Maurice VAUCAIRE

Une manifestation franco-roumaine

Une soixantaine de membres du Parlement et des universités de Roumanie, ayant à leur tête M. Plousoiu, vice-président de la Chambre de Bucarest; M. Stelian, ancien ministre de la Justice de Roumanie; M. Thomas Jonesco, professeur à l'Université de Bucarest; et M. Antonesco, ministre de Roumanie à Paris, ont été reçus, hier, à la présidence de la Chambre, par M. Paul Deschanel, qu'entouraient M. Antonin Dubost, président du Sénat; M. Georges Clemenceau, président du Conseil; la plupart des membres du gouvernement et de nombreux parlementaires des deux Assemblées.

Dans un discours de bienvenue, M. Deschanel a rappelé les épreuves de la Roumanie et l'héroïsme de l'armée roumaine qui, malgré la défection russe, s'est reconstituée comme par miracle.

Messieurs, s'est-il écrié, quelles que soient les péripéties de cette lutte, la France et la Roumanie, unies par la communauté du sacrifice, sont désormais deux sœurs inséparables. La Roumanie sortira grande de cette guerre. La France se réjouira de son bonheur comme de son propre bonheur. Pour moi, qui ne puis oublier l'accueil magnifique et cordial que j'ai reçu en votre pays avant la guerre, je vous donne rendez-vous après la guerre, dans Bucarest délivrée! Vive la Roumanie!

D'autres discours furent prononcés par M. Antonin Dubost, par M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, et par MM. Floresco, Antonesco, Thomas Jonesco et Stelian.

M. Stephen Pichon fut frénétiquement applaudi quand il déclara la solidarité de la France avec le gouvernement de Roumanie, son peuple et son roi.

Il existe entre nous, a-t-il dit, un contrat que rien ne peut détruire. Pas plus que la Belgique, nous n'abandonnerons la Roumanie, qui s'est sacrifiée pour la défense du droit. Nous avons pris des engagements auxquels il nous est interdit de manquer!

LES THÉÂTRES

AUX VARIÉTÉS. — Ohé! Cupidon! fantaisie burlesque et musicale en 3 actes, de M. Maurice Hennequin (d'après S. Robert et E. Hudson). Musique nouvelle de M. Marcel Pöllé.

Il ne faut jamais plaisanter avec les idoles: Mémée, dans *La Vénus d'Ille*, nous avait déjà donné cet utile avertissement; M. Maurice Hennequin, d'après MM. S. Robert et E. Hudson, vient de nous le répéter sur une musique nouvelle de M. Marcel Pöllé. La Vénus de Mémée était un admirable antique, les idoles de M. Hennequin sont d'affreuses divinités africaines que Jimmy Carter a regues de l'explorateur son oncle. La méchanceté de ces vilains dieux est plus raffinée que celle de Vénus: ils condamnent Jimmy à être aimé de toutes les femmes, sauf une — celle naturellement qu'il aime. Quand on y songe, c'est là un supplice exquis (aux deux sens du mot), un supplice, comme on dit, renouvelé des Chinois — ou d'Octave Mirbeau. Rien ne guérit de l'amour comme l'amour. C'est la véritable lance d'Achille. On découvre, à la réflexion, une philosophie très profonde dans cette pièce américaine. Il faut reconnaître que les auteurs ont fait de leur mieux pour nous dissimuler la leçon et pour nous dorner la pilule. Ils ont modestement intitulé leur comédie fantaisie burlesque, et confié les rôles principaux à M. Max Dearly et à miss Campton. Ces deux artistes, grands artistes en leur genre, ont été applaudis par un parterre de rois, je veux dire de poils.

Abel HERMANT.

Premières. — Ce soir, à 8 h. 30, premières représentations de *Ping-Sin*, drame lyrique en 2 actes, de MM. Maréchal et Louis Gallet; et de *Au Beau Jardin de France*, allégorie musicale dramatique, poème de M. Guilot de Saix, musique de M. Francis Casadesu.

Aucune place ne sera mise en vente au bureau.

Bienfaisance. — Dimanche prochain, à 2 heures, sera tirée, à La Férie, rue Fontaine, la tombola au bénéfice de l'Œuvre du Repas des Artistes. Il reste quelques billets chez la présidente, Mme Bechmann, 52, avenue Victor-Hugo. Parmi les lots: vases de Sèvres, offerts par le président de la République; tableaux, gravures anciennes, livres, etc., avec dédicace autographe.

Aujourd'hui Matinée et Soirée

OLYMPIA NOUVEAU SPECTACLE

LES 7 SPADES

Chanteurs, danseurs et instrumentistes américains, présentés par

MITCHELL

Le premier TRAP-DRUMMER

Mme HOUCKE de Haute École

The Keystone, Kama-Koura, The Tomboys

Daras, Jane Ryp, Tecler, etc...

PEDERSEN dans le TROQUE QUEPE

Merveilleux Spectacle

Au Gaumont-Palace, — «L'Adieu au Bonheur», le deuxième épisode de la Nouvelle Mission de Judez, entre en pleine

action. Notre héros, abandonnant les douceurs du foyer, se jette à nouveau dans la lutte contre la bande redoutable, qui va trouver en Index un adversaire acharné.

Au même programme, la charmante Vivian Martin, Petit Billy et leur toutou Rags interpréteront, avec leur brio habituel, les premiers rôles d'une délicieuse comédie sentimentale, mi-dramatique, intitulée: *La Petite Maman*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 heures. Téléphone Marcadet 16-73.

Electric-Palace, 5, boulevard des

Italiens. Spectacle de 2 h. à 11 h.

Opéra, relâche.

Comédie-Française, 8 h., *L'Abbé Constantin*.

Opéra-Comique, 8 h. 30, *Ping Sin*; *Au beau jardin de France*.

Odéon, relâche.

Gaité-Lyrique, 8 h., *L'Africaine*.

Vauvau, 8 h. 30, *La Marmite de l'escouade*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Grand-Père*.

Antoine, 8 h. 10, *Les Butors et la Finette*.

Théâtre-Lyrique, 8 h., *Le Domino noir*.

Châtelet, demain, *La Course au bonheur*.

Variétés, 8 h. 15, *Ohé! Cupidon*. Dearly, Campton.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, *Les Nouveaux riches*.

Th. Réjane, 8 h. 15, *la 1^{re} Chaise*.

Apollo, 8 h. 30, *Affaire de Central Hotel*.

Palais-Royal, 8 h. 30, le Compartiment des dames seules.

Gymnase, 8 h. 45, *Petite Reine*.

Alhambra, 8 h. 30, *la Dame de chambre*.

Bouffes-Parisiens, relâche pour répétitions.

Renaissance, 8 h. 30, *les Drages d'Hercule*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *le Système D.*

Cluny, 8 h. 30, *le Bûle de logement*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *la Petite bonne d'Abraham*.

Femina, relâche pour répétitions de la revue *Chut!*

Carcinnes, 8 h. 30, *Comme une fleur*, revue; *Carte de couchage*.

Th. Michel, 8 h. 45, *Judith*.

Grand-Guignol, 8 h. 15, *Voyage à deux*; *les Monstres*.

Scala, 8 h. 15, *la Gare régulatrice*.

Comédie-Marguerite, 8 h. 30, *l'Art de tromper les femmes*.

Gaumont-Palace, 8 h. 45, *C'est la Noubia!*

Th. des Arts, 8 h. 30, *le Poulailleur*.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère, 8 h. 30, *la Revue féérique*.

Olympia, 2 h. 30 et 8 h. 30, *Vingt vedettes et attractions*.

Casino de Paris, 8 h. 30, *Gaby Deslys, Harry Pilcer, Boucot, Rose Amy, Pretty Myrtille, Margard, dans la revue*.

La-Ta-Clan, relâche pour répétition de la revue *C'est ça! Demain soir, 1^{re} représentation*.

Nouveau-Cirque, tous les soirs; matinée jeudi, samedi et dimanche.

Concert Victoria (61, rue du Château-d'Eau), 8 h. 30: J. de Séverdy, Rachel Launay, Georgius, etc.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *la Nouvelle Mission de Judez* (2^e épisode). Loc. 4, r. Forest, 11 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Electric Palace, 5, bd des Italiens, *L'Adieu au bonheur* (2^e ép. de Judez). Dernières actualités.

MUSIQUE

Récital Walter Morse Rummel demain à 3 heures au Théâtre du Vieux-Colombier (Saxe 64-69). Œuvres de Weber, Brahms et Schumann.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, aujourd'hui vendredi, à 2 h. 1/2: *La Vie dans l'enseignement*, conférence par M. Ed. Her-

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R. répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lecture personnelle.

R. P. R. — Toutes les variétés sont permises dans l'installation des rideaux. Rien ne vous défend d'innover. Essayez, voyez l'effet produit et, s'il flatte l'œil, ne vous précipitez pas de la mode. De même pour la dentelle.

Violette. — Le bain de feuilles de noyer additionnées de farine de moutarde est un traitement préventif. Si l'engelure est ulcérée, badigeonnez soir et matin avec cette formule: teinture d'iode 30 gr.; extrait de kalanchoe 10 gr.; acétate de morphine 1 gramme.

Grand'mère. — Les couleurs claires: rubis, violet, émeraude, saphir, vont admirablement avec les cheveux blancs et vous pouvez sans crainte les adopter pour la maison. Pour une toilette de cérémonie le gris argent, le violet évêque ont fort grand air.

A propos des restrictions de l'éclairage

Ayant fait une chute grave dans son escalier, une octogénaire, Mme veuve Schell, poursuivait, hier, son propriétaire en dommages et intérêts, attribuant au manque d'éclairage l'accident dont elle avait été victime.

Devant la 4^e chambre du tribunal, présidée par M. Ménard, le propriétaire, M. Folien, a soutenu qu'il n'avait fait qu'observer les dispositions mises en vigueur par la Préfecture de police sur les restrictions de l'éclairage.

Après plaidoiries de M^{re} Loeuw et Raoul Foy, le tribunal a estimé que, tout en ayant le devoir de réduire l'éclairage dans leurs immeubles, les propriétaires doivent toutefois assurer la sécurité de leurs locataires.

Et Mme veuve Schell a obtenu une provision de 2.000 francs en attendant l'expertise médicale.

Communiqués

— *La Vie universitaire* publiera, à partir du 15 février, les résumés des principaux cours professés dans nos facultés. Les étudiants mobilisés pourront ainsi reprendre le cours de leurs études.

— Le Cercle international des Etudiants alliés organise une série de conférences qui seront faites, à partir du 1^{er} février prochain, au quartier Latin par des professeurs et des étudiants alliés.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Principalement du XVIII^e siècle

DESSINS — AQUARELLES — PASTELS

Fragonard, Janinet, Le Paon, Pujos, Saint-Aubin

Estampes, Faïences et Porcelaines

Bronzes d'ameublement — Miniatures

TAPESSERIES ANCIENNES

Le tout appartenant à M. X.

Vente HOTEL DUBOIS, 8, à 20 janvier. Exposit. 23

Comm.-pris. M^{re} Ch. DUBOIS, suppléant

M^{re} F. LAIR DUBOIS, 6, rue Favart

Exp. MM. Paulme et Lasquin, 10, rue Chauchat

Les Corsets et les Gaires

PARABÈRE

sont adoptés par les femmes de goût

Modèles élégants — Créations nouvelles

Spécialité de Corsets, de Gaires et de Soutien-Gorges

sans aucun balaisage

Une visite s'impose aux «CORSETS PARABÈRE»

12, rue Tronchet. PARIS

Rien de tel pour le bonheur que d'échanger ses préoccupations contre des occupations.

CHARLES WAGNER.

EXCELSIOR

J'ai appris à être heureux en limitant mes desirs plutôt qu'en les satisfaisant.

STUART MILL.

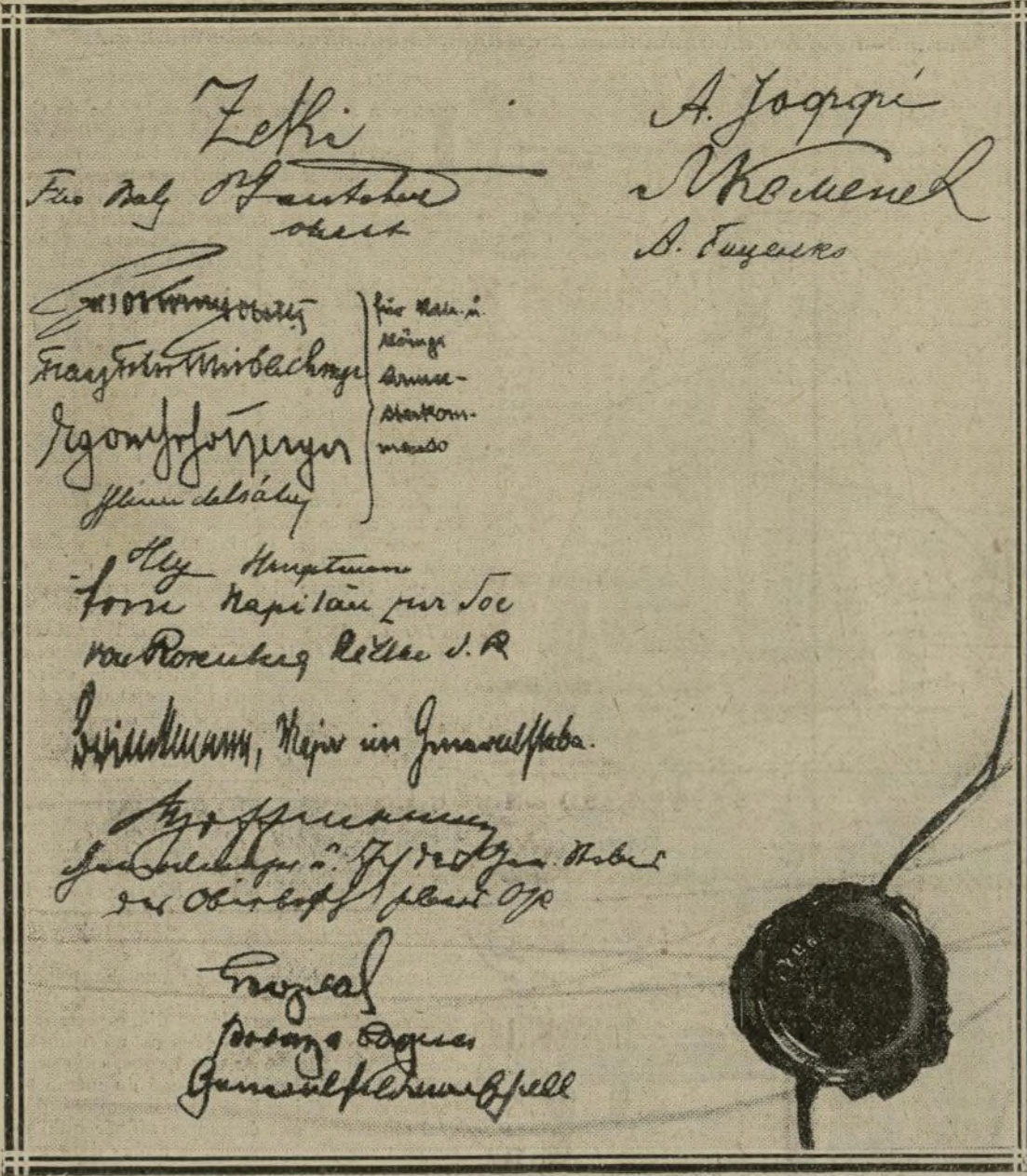
AUTOUR DE L'AFFAIRE CAILLAUX



LE GÉNÉRAL BRUGÈRE VA DÉPOSER

M. Caillaux fut, au début de la guerre, payeur-général. Il occupa ces fonctions dans l'armée du général Brugère. Le général fut interrogé hier.

QUE RESTERA-T-IL DES PROPOS DE BREST-LITOVSK...



...AU MOINS CE DOCUMENT OFFICIEL DU TRAITÉ D'ARMISTICE

Les pourparlers de Brest-Litovsk ne seront peut-être pas repris. Nous n'en serions ni surpris, ni fâchés pour la Russie. En attendant la fin, nous offrons à la curiosité de nos lecteurs cette photographie de la dernière page du traité d'armistice.

LE COMMANDANT DU SÉNAT



LE G^l PELLETIER ET LE G^l PERSHING

Le général Pelletier qui reçut, à son arrivée en France le général américain Pershing, vient d'être nommé commandant militaire du Sénat.

GRANDS MAGASINS DUFAYEL
PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

BLANC Lundi 4 Février EXPOSITION
et jours suivants

SAVON « LE PLIANT »
Livraison immédiate. Prix et conditions, écrire :
SAVONNERIE PROVENÇALE, MARSEILLE ST-JUST
NOTA : La Maison n'expédie que contre remboursement.

ALCOOL de MENTHE
DE
RICQLÈS
Produit hygiénique indispensable
Le meilleur et le plus
économique des Dentifrices.
Exiger du **RICQLÈS**

Faites tout vous-même !
"Le Travail chez soi" vous dira comment.
Tirez parti de votre travail !
"Le Travail chez soi" vous dira comment.

Le Travail
chez soi
et
L'Art d'en
tirer parti

Renseignements Recherches, Missions secrètes et de confiance, Filatures, Inter-Offices, 25 rue N.-D.-de-Lorette.

Garde-Meuble de l'Étoile
44, rue de DOUAI, 44,
actuellement mise en vente de plusieurs
RICHERS MOBILIERS
appartenant à DIFFÉRENTS CLIENTS
obligés réaliser à TOUT PRIX

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du D^r SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes
POILS et DUVERTS du visage ou du
corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5/50 (mandat ou timbres). Envoi direct,
8, POITEVIN, 2, Pl. du Th^l Français, PARIS

Pour guérir radicalement les
ENGELURES ET CREVASSES
il faut se servir du Baume Parisien. Le tube
2 francs franco contre mandat. Parfumerie
de l'Eden, 37, passage Jouffroy, Paris.

Maladies de la Femme
LA METRITE

Exiger ce portrait.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible, à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La Jouvence de l'Abbé Soury est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Hémorragies, Varices, Hémorroides, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Étourissements, etc.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiène des Dames (la boîte 1 fr. 50, + 0 fr. 20 pour l'impôt).

La Jouvence de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Hémorragies, Varices, Hémorroides, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Âge, Chaleurs, Vapeurs, Étourissements, etc.

La Jouvence de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable
JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY
avec la signature MAG. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits.) 292

GOUTTES DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, PARIS

PAU, STATION D'HIVER
est toujours recherchée pour les villégiatures.
Sa situation topographique, son climat privilégié, l'absence de vent et de poussière en font la station unique de tranquillité ou de repos

MAISON FONDÉE EN 1817
LA COUR BATAVE
LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE BLANC

Actuellement
BLANC
Catalogue adr. s^r demande

41-43-45-47, Boulevard Sébastopol, PARIS



QUEL DÉLICIEUX ARÔME !.. LE CAFÉ GILBERT
EST VRAIMENT LE ROI DES CAFÉS.

Demandez les **CAFÉS GILBERT** dans toutes les Epiceries...
Pour la vente en gros s'adresser : **CAFÉS GILBERT à POITIERS...**

VOIES URINAIRES
Maladies de la **PEAU**
Prostate, Avarie, Impuissance,
Écoulements, Rétrécissements,
Fistules, Mictère, Pénis, Érection,
Démangeaisons, Gale, Dartres, etc.
Consultez les Docteurs Spécialistes
VINCENT MILLO
Grand Clinicien universel
renommé pour la s^r
et l'efficacité de ses traitements
et la modicité de ses prix
7 et 9, Cité Milton
près la Gare Paris
606 Salons spéciaux 914
ouvert les jours de 9 h. à 10 h.
Traitements p^r correspond.

VOULEZ-VOUS GUÉRIR ?
ET GUÉRIR RAPIDEMENT

"EXCELSIOR" RETRIBUÉ
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur
La vie sociale — La vie artistique — Les procès
importants — Les accidents graves — Les évé-
nements locaux — La vie économique — Les
sports — Tous faits pittoresques

Le gérant : VICTOR LAVERGNE
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard